CÉLÉBRATION DU QUARANTIÈME ANNIVERSAIRE

DE LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA REVUE DES ÉTUDES LATINES

ET HOMMAGE A LEUR FONDATEUR J. MAROUZEAU

A L'OCCASION DE SA PRISE DE RETRAITE

Pour célébrer cette date mémorable, un Comité présidé par M. Alfred ERNOUT, membre de l'Institut, a organisé une Assemblée extraordinaire, qui s'est réunie le 12 janvier 1963 dans la Salle des fêtes de l'École normale supérieure de jeunes filles, sous la présidence de MM. Jean COLLART, président sortant de la Société, et Jean BEAUJEU, président en exercice.

I. — M. Jean COLLART, président sortant, salue les quelque deux cents assistants qui ont répondu à l'appel du Comité, et remercie Madame la Directrice de l'École normale de leur avoir offert le cadre à la fois plaisant et solennel de cette belle Salle des fêtes.

« Cette réunion, dit-il en substance, qui consacre la vitalité de notre Société et des Groupes romand et strasbourgeois qui lui sont affiliés, nous donne l'occasion de manifester à notre fondateur, M. MAROUZEAU, l'émotion que nous fait éprouver sa prise de congé, la gratitude et l'affection dont nous l'entourons au terme d'une activité, d'un dévouement et d'une efficacité que rien n'égale, et de témoigner à son successeur M. Marcel DURRY les sentiments de confiance avec lesquels nous saluons son avènement.

« Sur quoi je me permets de remettre la présidence à notre cher collègue Jean Beaujeu, que recommandent à nous pour son nouveau rôle tant de mérites scientifiques et de qualités personnelles. »

II. — M. Jean BEAUJEU, en remerciant son prédécesseur pour les trop flatteuses paroles dont il l'a accueilli, se déclare très ému de l'honneur qui lui est fait d'inaugurer ses fonctions éphémères par la présidence d'une aussi imposante réunion, donne lecture des messages adressés à la Société et à son fondateur par de très nombreux fidèles, et, s'adressant à M. Marcel DURRY, à qui la Société est heureuse et fière de confier sa charge nouvelle, l'invite, conformément aux dispositions de l'ordre du jour, à prendre la parole en sa qualité d'Administrateur de la Société et Directeur de la *Revue*.

« Il y a tantôt quarante ans, dit M. Marcel DURRY, que je reçus au Palais Farnèse l'annonce de la fondation d'une Société des Études latines, à laquelle j'adhérai aussitôt. Malgré certaines réserves qui nous font sourire aujourd'hui, l'idée était si heureuse que le succès de la Société et de la *Revue* qu'elle publiait fut aussi rapide que solide. Nous fêtons aujourd'hui leur fondateur, qui a réalisé l'exploit humain exceptionnel d'être après quarante ans aussi vert — avec l'habit en plus — qu'au moment où il prenait non sans courage cette féconde initiative.

« Votre vie, cher Monsieur, est si riche de faits et d'œuvres que je ne puis les rappeler que schématiquement. Vous êtes un enfant de la campagne « qui a gardé les vaches, chanté des cantiques à l'église du « village, et qui s'en souvient », comme vous l'avez raconté dans un livre où l'hommage que vous rendez à votre mère vous honore tous deux. De cet enfant doué, la bonne III^e^ République fera un lycéen, un étudiant, un agrégé des lettres qui a l'originalité de fréquenter les Hautes Études et le Collège de France, un docteur de trente-deux ans.

« C'est durant cette période d'avant 1914 (et comment ne pas évoquer le jeune ménage qui dominait le monde, ses traditions et petitesses, du haut du sixième étage de la rue Schœlcher?), c'est durant cette période que germent en vous toutes les branches d'une activité multiple. Avec Meillet vous êtes linguiste et, comme l'ont fait Joseph Vendryes et M. Ernout, vous contribuerez à la préparation linguistique des futurs philologues, qui vous devront le précieux *Lexique de la terminologie*. Avec Louis Havet vous êtes latiniste et d'abord spécialement préoccupé de l'ordre des mots, puis voué aux recherches qui feront de vous le créateur de la *Stylistique latine* et l'historien du *Latin littéraire* ; de votre enseignement aux Hautes Études sortira entre autres votre édition de Térence.

« Votre esprit pratique vous fait saisir l'importance de la bibliographie au milieu de publications si nombreuses que le travailleur court grand risque de se fourvoyer. De là l'*Année philologique* dont vous avez eu l'idée, dessiné les cadres, lancé les premiers volumes jusqu'au jour où vous avez rencontré la collaboratrice, puis la rédactrice « idéale » en la personne de M^lle^ Juliette Ernst.

« Au moment même où vous créiez la Société, vous veniez d'achever un ouvrage d'initiation, ces *Dix causeries* où vous avez tracé un exaltant portrait du latiniste complet auquel nous avons tous dans la mesure de nos forces essayé de ressembler. De cette conception nouvelle ont profité d'abord vos élèves de la Sorbonne, de Sévigné, de Sèvres, et tant de vos jeunes collègues.

« Mais votre bouillonnement est tel que vous êtes à l'étroit même dans une discipline que vous avez élargie, et vous voici desservant de la langue française. Car pour vous le latin vivant, c'est le français.

« Au soir de votre magnifique carrière, tout paraît simple. Toutefois, quand on lit les confidences que N. I. Herescu vous a soutirées, on voit à combien d'obstacles dus aux choses et aux hommes vous vous êtes heurté et quelle ténacité paysanne il vous a fallu pour réaliser complètement ce que vous aviez rêvé et résolu au départ.

« Une de vos plus satisfaisantes réussites a été la création et la direction de notre Société, que complètent si bien le Groupe romand et le Groupe strasbourgeois. Les réunions du deuxième samedi du mois dans la salle Gaston-Paris sont plaisantes ; tout le monde s'y connaît et est heureux de s'y retrouver ; de cette atmosphère familiale la qualité du travail ne souffre pas. Quant aux volumes de la *Revue*, ils sont maintenus par vous au niveau scientifique qui convient. Nous avons même droit à des récréations qui prennent la forme d'agapes et de petits voyages archéologiques. Sans doute avez-vous été secondé par le dévouement sans réserve de M. et de M^me^ Nougaret ; ce sont eux qui ont eu l'idée de demander au grand talent de M. Raymond Tschudin cette médaille, idée excellente puisque la médaille comme le buste « survit à « la cité » et « révélera un empereur » des études latines. Malgré cette aide constante la charge était lourde pour vous ; je m'en rends compte aujourd'hui mieux que jamais.

« Dans cette réussite jouent un grand rôle — outre bien entendu la science, la vigueur d'invention, la puissance de travail — vos qualités humaines de curiosité et de sympathie. Comme vous savez être gentil, parfois, souvent ! Au retour d'un congrès ou d'une excursion, je vous vois quittant le compartiment des grandes personnes et des ennuyeux collègues pour rejoindre étudiants et étudiantes et, après les avoir interrogés sur leurs réactions, leur conter des souvenirs. Au village, en vacances, durant vos guerres avec et sans uniforme, dans les universités et les colloques de l'ancien et du nouveau monde, vous avez croqué tant de gens singuliers que l'on doit penser que, par vos dons d'observation, d'analyse et de mémoire, vous êtes bien pour quelque chose dans la création de ces héros de roman qui ont pourtant véritablement existé.

« Et c'est au moment où tout va si bien et ne demandait qu'à continuer que vous avez voulu vous retirer ! Vous êtes sûr, nous le comprenons, qu'avec la charmante M^me^ Marouzeau vous n'aurez plus à vivre, à Paris ou à Iteuil, que des journées sans obligations, ce qui ne veut pas dire inactives, et vous vous en allez ainsi en pleine forme et en pleine gloire. Il a fallu s'incliner.

« Ainsi que l'Empire romain, la Société des Études latines n'avait pas de loi de succession. Alors, démocrate autocrate, comme sans doute tous les démocrates qui entendent avoir quelque efficace, vous m'avez

adopté, et c'est mon seul titre. Me voici donc par votre volonté, gentiment ratifiée, second administrateur de la maison que vous avez fondée et magistralement dirigée de 1923 à 1963. Je sais mes insuffisances ; je ferai de mon mieux.

« En tout cas, pour être sûr d'être applaudi en terminant, comme premier acte de ma gestion, je propose aux membres présents et absents de vous nommer par acclamation fondateur-administrateur honoraire de la Société des Études latines, votre fille bien-aimée. »

III. — M. Robert SCHILLING prend ensuite la parole au nom du *Groupe strasbourgeois de la Société des Études latines*, dont il est Administrateur :

« Dernier-né, dit-il, de la Société mère, le Groupe de Strasbourg vient à peine d'achever la dix-septième année de son existence. Dix-sept ans : ai-je besoin de préciser, aux fils de Rome que vous êtes, que nous venons de quitter la toge prétexte pour prendre la toge virile?

« J'ai eu la curiosité de relire le procès-verbal de la constitution du Groupe dans l'hiver 1945. Sur l'initiative de M. Gabriel Le Bras, alors président de la Société des Études latines, avait été constitué un bureau provisoire dont le président était Pierre Fabre, le secrétaire André Magdelain, et qui comprenait encore Jean Collart et votre serviteur.

« Depuis cette date, le groupe de Strasbourg a essayé de répondre à sa mission propre. Car, si la Société mère a voulu fonder l'unique filiale de France précisément sur les bords du Rhin, c'est qu'elle entendait sans doute lui assigner une vocation particulière. De fait, nous en sommes conscients, Strasbourg est au centre géographique de cette Lotharingie qui, si elle n'a jamais eu qu'une existence éphémère sur le plan politique, reste une réalité vivante sur les plans intellectuel et spirituel. Voilà pourquoi des liens étroits ont été tissés avec les Universités de Hollande, de Belgique, d'Allemagne, d'Italie, et de véritables échanges d'amitié existent avec nos voisins immédiats, les Universités de Fribourg-en-Brisgau, de Bâle, et avec notre cher frère aîné, le Groupe romand.

« C'est ce témoignage de vie au service du latin que je voudrais apporter aujourd'hui en hommage à Jules Marouzeau. Savant, il aurait pu se consacrer à ses seules œuvres. Mais, outre qu'il a été le créateur de l'instrument indispensable à nos études, en fondant l'*Année philologique*, il a été surtout le grand rassembleur des hommes de la latinité. Il a bien mérité des études latines. »

IV. — La parole est donnée ensuite à M. A. PERRENOUD, président du *Groupe romand de la Société*, qui est venu accompagné de ses confrères M^lle^ Bréguet, MM. Béranger, Dutoit, Grieshaber, Thorens :

« Nous sommes redevables de notre existence, dit-il, à M. Marouzeau,

qui, voici une trentaine d'années, conçut avec le regretté André Oltramare le projet d'un Groupe romand. Depuis cette date, la vie de notre filiale n'a pas cessé de refléter l'activité de sa Société mère et de participer à ses travaux. Que de profits n'avons-nous pas retirés des quarante tomes que la *Revue* a publiés, des innombrables articles, Chroniques, comptes rendus qu'ils contiennent, de la précieuse Collection d'études latines, consacrée partie à la science pure, partie à la pédagogie, de tout le travail prodigué dans l'ordre de la recherche et de la culture, de tout ce qui se résume dans ces beaux mots de *romanitas* et *humanitas* !

« Mais, ce qui compte peut-être le plus au cœur des membres du Groupe romand, ce sont les témoignages d'affectueux intérêt que vous, cher Maître, n'avez cessé de prodiguer à leur Association. Après avoir donné naissance au Groupe, vous avez veillé sur lui avec une constante sollicitude au cours des premières années de son existence ; puis vous l'avez associé à vos travaux à mesure qu'il atteignait son plein épanouissement.

« Aussi, en ce jour anniversaire qui marque pour nous tous le début d'une cinquième décennie, souhaitons-nous à la Société des Études latines de poursuivre la magnifique mission que vous lui avez confiée et de continuer à encourager tous ceux pour lesquels le latin n'est pas seulement une matière de programme parmi d'autres, mais la langue qui a puissamment contribué à former notre civilisation occidentale.

« Que la Société des Études latines poursuive sa tâche d'orienter notre avenir dans la pratique de la recherche désintéressée et dans la culture des valeurs humaines qu'ont défendues tant de générations ! Tel est le vœu qu'adresse le Groupe romand à l'initiateur et aux continuateurs de cette belle œuvre ! »

V. — Après cet hommage présidentiel, M. Perrenoud invite M. Jean Béranger, professeur à l'Université de Lausanne, à ajouter quelques mots au nom des plus anciens membres du Groupe qui ont été à Paris les élèves de M. Marouzeau :

« Quand nous disons Société des Études latines, dit M. Béranger, nous pensons Marouzeau, et quand nous disons Marouzeau, nous pensons Société des Études latines, tant la communauté dont nous fêtons le quarantième anniversaire est inséparable de celui à qui elle doit l'existence.

« Œuvre de vie, la Société des Études latines a groupé les isolés, a rapproché maîtres et étudiants (aujourd'hui, en particulier, je puis dire : les peuples), a noué des liens scientifiques et d'amitié ; elle a essaimé dans le monde entier. Son organe, la *Revue*, est devenu non seulement un intermédiaire, mais un instrument de travail et de formation. Ap-

précier ses résonances, son prolongement dans le monde savant, dans les enseignements supérieur et secondaire indissociables, serait faire le bilan de la culture classique de nos jours.

« Comme dans chaque grande œuvre, la réussite est due et aux circonstances et à l'homme. En créant la Société des Études latines, M. Marouzeau a cristallisé des aspirations confuses, éveillé des consciences, suscité des vocations, avec libéralité, voire avec prodigalité.

« Les épreuves consécutives aux événements qui ont bouleversé l'Europe ne l'ont pas épargné, et se trouvent avoir ménagé à mon pays, la Suisse, le privilège d'offrir à M. Marouzeau, en suite de sa captivité, une seconde patrie. Si bien que, de retour à Paris, c'est en compatriote que M. Marouzeau accueillait à l'École des Hautes Études les jeunes Suisses, dont j'étais, guidant leurs pas, les introduisant à la Société des Études latines et à la science française. De là notre filial attachement, de là aujourd'hui notre reconnaissance et notre joie. Joie, malgré la mélancolie de cette étape qui marque une séparation, mais qui consacre une durée et un accomplissement.

« Amis de France, vous avez confié la destinée de votre Société à Marcel Durry : membres de l'extérieur, nous tenons, cher Ami, à vous exprimer notre confiance jointe à notre gratitude, qui se reporte également sur les attentifs gardiens du foyer, Mme et M. Nougaret.

« Cher Maître, il vous a été donné d'atteindre les buts que vous vous étiez fixés, et même de les dépasser ; vous avez donné, vous vous êtes donné... A cette heure que vous avez choisie pour votre retraite, il est juste que vous et votre compagne, à laquelle vont nos hommages respectueux, vous receviez l'expression de la reconnaissance de ceux qui furent, qui demeurent, de près ou de loin, vos disciples filialement attachés. Un peu de vous-même est épars dans le monde. Votre image physique va, dans nos séminaires, rejoindre celle de vos livres et celle de notre cœur. Vous avez bien mérité de la latinité, c'est-à-dire des humanités, c'est-à-dire de l'humanité. »

VI. — Aux hommages du Groupe romand, l'Université de Lausanne, par la voix de son recteur M. H. Zwahlen, a fait parvenir aux organisateurs de cette réunion le message suivant :

« Si depuis quarante ans la Société des Études latines joue dans la vie scientifique internationale un rôle de premier plan, la Suisse romande lui est certes tout particulièrement redevable.

« Depuis la fondation du Groupe romand de votre Société, en 1932, les latinistes de notre pays, et plus généralement les professeurs de nos écoles secondaires, se trouvent réunis sous votre patronage. Les séances de travail qui les réunissent leur donnent l'occasion de rencontres avec leurs collègues de Suisse et de France ; ces échanges stimulent leur tra-

vail et élargissent leur horizon. Votre *Revue des Études latines* les tient au courant des progrès de la recherche scientifique, et leur fournit des instruments de travail incomparables. N'oubliant pas que notre Université s'honore de compter au nombre de ses docteurs M. J. Marouzeau, votre fondateur, nous lui adressons l'expression de notre respect et de notre gratitude pour ces bienfaits dont il a été l'initiateur et le principal artisan. »

VII. — Par une rencontre heureuse, l'Université de Fribourg-en-Brisgau ayant conféré à M. Marouzeau, en fin d'année scolaire, le diplôme de docteur « honoris causa », le professeur Karl Büchner a été investi par son Université de la mission de remettre au récipiendaire, à l'occasion de la présente cérémonie, les insignes de cette distinction.

Invité à prendre la parole, le professeur Büchner déclare l'Université de Fribourg heureuse de s'associer à cette manifestation, qui exalte les mérites d'un bienfaiteur des études latines ; elle est fière, dit-il, de saluer M. Marouzeau désormais comme l'un des siens, et lui fait remettre, en même temps que les insignes de sa promotion, l'adresse suivante :

« Magister doctissime,

« Res publica litteraria fines populorum et linguarum transcendens vivere non potest nisi principes studiorum fines propagant et simul hoc modo res iudicatas quibus illa constat renovant. Neque autem ullam rem publicam esse posse nisi principibus viris honos datur, quo eis spiritus et confidentia ad novas vias aperiendas augeatur, iam vidit Cicero noster. Itaque noster ordo philosophorum Universitatis sibi honori dedit, quod te doctorem honoris causa appellavit, quem titulum non nisi rarissime neque cuiquam praeter viros de artibus humanioribus optime meritos umquam attribuit. In te igitur, vir venerabilissime, profecto non fuit difficile tua merita dinoscere eminentissima. Avia enim, ut verbo poetae utar, peragrans tu ordinis verborum et sententiarum luculentissime leges Latinas demonstravisti, quod inventum ut fortasse nemini contingere potuit nisi lingua francogallica utenti, ita maximi est pretii. Quis enim nescit ordinem verborum esse ordinem vitae? Ita es idem magister vitae. Quibus e principiis procedens tu docuisti quibus rationibus viisque linguae populorum ad imperium Romanorum pertinentium sui iuris factae essent. Mihi centum oribus opus esset, si enumerare vellem quam innumerabilibus scriptis tu paene omnes quaestiones e tenebris in lucem protraxeris, quo modo certissimo iudicio atque humanitate benevola rem publicam litterariam temperaveris. Quae omnia votis sinceris nostri ordinis pro tua bona valetudine et felicitate coniunctis comprehendere mihi licet laudatione huius diplomatis recitanda :

« In virum illustrem Julium Marovzeav, qui exploratis orationis le-

gibus omnes omnium nationum studiosos cum latinitatis tum aliarum philologiarum gratos sibi discipulos fecit, qui fata obscura linguae latinae novis temporibus se applicantis luculenter illustravit, qui rationibus saluberrimis atque discriptione bibliographica philologis orbis terrarum instrumenta pretiosissima praebuit,

DOCTORIS PHILOSOPHIAE GRADVM HONORIS CAVSA CONTVLIMVS :

Rector Cl. BAUER, Decanus Fr. BARTZ. »

VIII. — Après la présentation de cette adresse, M. Alfred ERNOUT, membre de l'Institut, président du Comité d'organisation de cette Assemblée, a été chargé de remettre à M. Marouzeau, au nom de nombreux souscripteurs, une médaille commémorative à son effigie. Il lui adresse la parole en ces termes :

« Mon cher Ami,

« A la joie que nous éprouvons en vous témoignant notre affection pour votre personne et notre admiration pour l'œuvre que vous avez accomplie durant ces quarante années, se mêle le regret de vous voir abandonner la direction de ces Études latines que vous avez assurée si magistralement. Sans doute, vous avez largement gagné votre éméritat, sans doute vous laissez la Société entre bonnes mains, choisissant en M. Marcel Durry le savant le plus qualifié pour vous succéder, et qui trouvera en M. et M^me^ Nougaret des collaborateurs aussi précieux que modestes ; pourtant nous osons espérer que vous ne quittez pas tout à fait votre œuvre, que votre esprit continuera de l'animer, et nous nous plaisons à penser que c'est un peu par coquetterie que vous vous retirez.

« Durant ces quarante années, tandis que vous poursuiviez votre œuvre personnelle, enrichissant le domaine latin de vastes provinces, celle de la stylistique, science rénovée, celle de l'ordre des mots, science nouvelle, celle de la formation du latin littéraire, quelle activité n'avez-vous pas déployée, au cours de vos ouvrages, articles de Revues, Chroniques, comptes rendus critiques, conférences et missions en France et à l'étranger, pour assurer la défense et l'illustration de la langue latine, pour définir sa destinée, qui fut, en donnant naissance aux langues de la Romania, de fournir au monde la base de la mentalité européenne. De votre part, que de novations, de suggestions, que de mises en garde surtout au cours des années ! Je pense à des erreurs corrigées par vous dès le début de votre carrière : celle de la « Schallanalyse », recette pour arranger les textes au nom d'imaginaires règles d'acoustique, ou celle de la traduction asservie à l'ordre des mots latin ; je pense surtout aux sages réserves que vous avez apportées à des théories ou pratiques de latinistes éminents, relatives par exemple à l'accession du latin, voici

près de deux millénaires, à la pensée chrétienne, ou à sa prétendue qualification comme truchement mondial de la pensée moderne, votre ferme propos demeurant de faire de la langue latine un objet d'étude inconditionnelle et désintéressée.

« C'est pour tous ces services, et tant d'autres, rendus à la latinité, que nous vous apportons aujourd'hui l'expression de notre reconnaissance, symbolisée par cette médaille commémorative que vous dédient vos collègues, vos disciples, vos amis. »

IX. — Répondant à ces divers hommages, et évoquant les années écoulées, M. MAROUZEAU présente sa prise de congé :

« Mes chers Collègues, mes chers Amis,

« Au point où nous en sommes du déroulement de cette cérémonie vous me voyez certes un peu accablé. On le serait à moins. Vous avez fait de cette journée le grand jour de ma vie. Vous la célébrez, d'une façon aussi émouvante que spectaculaire, comme le terme d'une activité dont je m'étonne à vrai dire un peu qu'elle ait été la mienne.

« Qu'est-ce qui m'a pris, à l'aube de cette année 1923, chargée du lourd héritage du conflit mondial, grevée pour moi du vide de cinq années d'absence (guerre et captivité), d'aborder une tâche au-dessus de mes forces? En effet tout, semble-t-il, était à faire, dans l'ordre même de nos études. Quelle idée me vint, un jour qu'avec un ami je grimpais un sentier rocailleux de la montagne savoyarde, de lui confier l'état désemparé où se trouvaient les études latines, tandis que prospéraient des disciplines voisines, pourvues d'organes adaptés à leurs besoins : *Revue des Études anciennes, des Études grecques, de philologie, Bulletin* et *Mémoires de la Société de linguistique*. « Si l'on groupait, disais-je, les « tenants du latin dans une Société pourvue au moins d'un organe mo- « deste, comme un Bulletin des séances...? » — « Et pourquoi pas une « vraie Revue, me fut-il répliqué, puisque c'est ce qui vous manque? » — A la rentrée, c'était fait. Avec qui? Un maître éminent m'avait dit : « Vous réussirez peut-être. Mais vous aurez les latinistes contre vous. » Je ne les ai pas tous eus contre, mais je n'en ai d'abord guère eu pour. Qui donc est venu à moi? Eh bien, quelques-uns de ceux qui, jeunes alors, sont aujourd'hui encore présents dans cette salle ; puis tous les adhérents non sollicités qui au cours des années nous ont permis de fêter dans la joie du progrès nos cinquième, dixième, vingtième, trentième, et aujourd'hui notre triomphal quarantième anniversaire : vous, ici présents aujourd'hui, qui avez, mois après mois, sous l'égide du fidèle et diligent Prébost, peuplé notre trop petite salle des séances, vous qui alimentez la *Revue* de vos savantes et souvent originales contributions, qui nourrissez le vorace Bulletin critique, œuvrant dans le

cadre propre à notre Société, c'est-à-dire au service d'une science inconditionnelle qui fait du latin un objet de recherche pure, affranchi de toutes déviations hasardeuses, vous qui au reste dans notre équipe donnez l'exemple de cet esprit de camaraderie qui fait un peu l'étonnement de l'Université. — Je pense à vous spécialement, les présidents statutairement éphémères, qui, avec une alternance sympathique dont cette séance à son début nous a donné l'exemple, excellez à répandre des propos péremptoires sur des auditoires recueillis. — Et je ne saurais manquer d'évoquer mes dévouées auxiliaires du début, les « essuyeuses « de plâtre » du secrétariat : Andrée Biancani, Paulette Laurent-Schwob, Jeanne Wuilleumier. Mais je pense avec une particulière dilection à vous, mes intimes associés Nougaret, qui avez revêtu l'aspect charmant d'un couple pour régenter pendant dix-huit ans notre activité sans cesse plus accapareuse, en gardant pour vous la peine invisible et laissant à qui veut l'honneur de la réussite.

« Mais vous, croyez-vous que je vais vous oublier, Messeigneurs des Belles Lettres : Jean et Jean-Pierre Malye, qui amorcez aujourd'hui une dynastie, régisseurs discrets de nos publications, secondés par des auxiliaires multivalents, vous qui faites un peu vôtre l'activité de notre Société et savez nous rendre léger le tribut dû au dieu du commerce !

« Et vous, souverains bénéfiques de la déjà historique dynastie Daupeley, vous qui avez donné le jour à notre *Revue*, et qui lui maintenez son aspect juvénile, avec une compréhension sans limites de nos exigences, secondés par des maîtres d'œuvre qui sont pour nous des collaborateurs authentiques !

« Mais, débordant le cours de notre vie journalière, que dire de ceux qui ont conçu et magnifiquement réalisé la présente festivité? Ici encore et toujours les amis Nougaret, qui ont créé et animé un prestigieux Comité d'organisation et se sont dépensés sans compter pour réaliser le programme et régler les divertissements de cette inoubliable réunion !

« Et que dire de l'accueil que nous ménage dans cette salle somptueuse, secondée par une hôtesse invisible et présente, la maîtresse de céans M^me^ Marie-Jeanne Durry, à laquelle m'attachent de précieux souvenirs : celui du temps où elle était aux Hautes Études ma première et meilleure élève de latin, et celui d'années proches où je fus dans cette maison même son dévoué subalterne.

« Enfin voici sur cette imposante estrade mon plus vieux camarade Ernout, compagnon de labeur et de lutte au cours de deux carrières parallèles qui s'achèvent sur le quasi-attendrissement d'une estime réciproque, symbolisée par la remise qu'il me fait de cette médaille au nom de souscripteurs dont l'offrande est un incomparable couronnement de ma carrière.

MÉDAILLE COMMÉMORATIVE

OFFERTE

PAR LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES



A SON

FONDATEUR

J. MAROUZEAU







LOUIS HAVET — HENRI GŒLZER — ÉMILE CHATELAIN

VUS PAR UN « ANCIEN »

« Offrande réalisée par la main d'un grand artiste : Raymond Tschudin, qui fut imbu à Rome, dont il est premier grand prix, de notre latinité, et qui a voué à l'immortalité, de façon trop flatteuse, ce qu'il y a en votre serviteur de plus périssable.

« Enfin, j'ai la joie profonde de remercier tous les chers messagers du monde latin : ceux qui, absents, m'ont adressé leurs précieux hommages, ceux qui sont venus en personne de leurs érudites provinces, ceux qui ont apporté du Rhin et de l'Helvétie les adresses de nos Sociétés filiales, romande et strasbourgeoise, lesquelles font tant d'honneur à leur Société mère ; enfin, l'éminent délégué d'un grand pays voisin avec lequel nous n'avons jamais cessé, en dépit des vicissitudes historiques, de poursuivre en commun nos tâches scientifiques, et qui m'honore aujourd'hui de l'insigne diplôme d'une de ses grandes Universités.

« Comment, au terme d'une activité qui me vaut de si flatteurs témoignages, ne quitterais-je pas d'un cœur serein une tâche ainsi récompensée, en remettant ce que fut ma mission à celui qui en est le plus digne, mon bon collègue Marcel Durry, et lui souhaitant d'y trouver autant de satisfactions que j'en ai recueilli moi-même?

« Et pour finir, au terme de ce qui fut pour une bonne part la raison d'être de mon existence, je viens demander à votre amitié de ne pas vous laisser impressionner par ce qui est pour moi l'heure de l'adieu : laissez-moi marquer cette échéance par deux confidences dans lesquelles, croyez-le bien, je ne mets aucune vanité, mais qui ne sont que l'expression spontanée de mon état d'âme : l'une, c'est que par une rare faveur de la fortune je me trouve cesser mes activités après avoir réalisé au cours de ma carrière tout ce que j'avais jamais projeté ou rêvé d'accomplir, et que je ne vois pas bien ce que j'aurais pu y ajouter ; l'autre confidence, plus intime peut-être, mais que je me dois d'autant plus de vous dédier cœur à cœur, c'est que, au terme de ma vie active, j'ai ce rare privilège que m'est donné pour ma retraite un foyer où, grâce à une présence providentielle, il n'y a place que pour des jours heureux. »

— L'ordre du jour étant épuisé, M. J. Beaujeu, président, déclare close cette imposante et touchante cérémonie ; puis il convie les assistants à un buffet qui leur est offert par la Société dans le cadre accueillant de l'École.